

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 49

**Artikel:** La chaise  
**Autor:** Grivel, Benjamin  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226123>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'HOMME LE PLUS VIEUX DU MONDE

**L'**HOMME le plus vieux du monde était, paraît-il, un Turc du nom de Zaro Agha, mais il est mort.

Sa succession est fort disputée, car il ne se passe pour ainsi dire pas de semaine sans qu'un nouveau prétendant fasse valoir ses droits au titre de recordman de la vieillesse.

Ce fut d'abord une femme du nom de Manda Larwoje. Elle habite à Iwanko, en Slavonie, et son acte de baptême est daté de 1817. Elle aurait donc 117 ans. Mais elle ne put se croire longtemps la championne de la longévité, car à Notschal, en Serbie occidentale, un certain Pierre Glitichic, a pu établir avec certitude qu'il est âgé actuellement de 119 ans. Ce n'est déjà pas mal. Mais il y a plus fort encore. A Mala Krasna, en Serbie orientale cette fois, un nommé Raikk Smilanich ne prétend pas moins qu'à 130 ans d'existence. Il serait donc né en 1804. La chose n'est pourtant point certaine, car il n'a pu produire aucune preuve et l'on sait qu'à cette époque et dans les Balkans surtout, les registres de l'état-civil n'étaient pas tenus rigoureusement et souvent même n'existaient pas du tout. Quoi qu'il en soit, Smiljanich est certainement très âgé, car il parle des événements de 1848 en témoin oculaire. Il n'était certainement plus un enfant à cette époque. Quant à dire qu'il avait alors 44 ans, c'est peut-être se vanter un peu.

Naturellement, chacun de ces trois vieillards se croit le plus vieux du monde, et, puisqu'ils en sont heureux, leur entourage les maintient dans cette illusion.

C'est également le cas pour Mme Perkins, une Anglaise de 107 ans bien prouvés. Bien qu'il existe une autre Anglaise âgée de 109 ans, Mme Perkins se croit la doyenne des centenaires britanniques. Or, l'autre jour, comme à sa fête anniversaire on allumait la 107e bougie du traditionnel gâteau, son médecin crut devoir lui faire un compliment et lui dit que si elle avait 107 ans, elle n'en paraissait que 50 et que son cœur en avait 30. Elle lui répondit du tac au tac :

— Que penseriez-vous, docteur, si je me remariais ?

Mais le docteur ne voulut pas lui laisser le dernier mot et il répondit à son tour :

— Attendez, Madame, que l'on vous demande en mariage.

## LA BERNOISE

*Ballade campagnarde vaudoise*

*C'était une servante,  
Venant d'Oberhasli,  
Plantureuse, avenante,  
Ayant nom Babeli.*

*Un lutteur fut son père ;  
Un lutteur bien musclé,  
Qui du cœur de sa mère  
Avait trouvé la clef.*

*Le lait de vaches saines  
Avait formé son sang,  
Nourri ses formes pleines  
Et son teint rose et blanc.*

*Jeune encore, et novice,  
Chez un riche fermier,  
Elle entra en service  
(Pour elle, le premier).*

*Et le fils de son maître,  
Garçon fort et sanguin,  
En son cœur sentit naître  
Un amoureux béguin...*

*Quand d'une cour marronne  
Il tendit les filets,  
Notre brave luronne  
Lui flanqua deux soufflets,  
En lui faisant comprendre,  
Par ce geste un peu vif,  
Qu'on ne pouvait la prendre  
Que pour le bon motif ;*

*D'une mercuriale  
Rabroua le brutal,  
Et lui fit la morale  
En français fédéral !...*

*Il battit en retraite,  
Mais pâlisait d'ennui,  
Sentant qu'elle était faite,  
Sur commande, pour lui.*

*Son père lui demande  
Ce qui le fait gémir :  
— Père, c'est l'Allemagne,  
Je n'en puis plus dormir.*

*Mais le père résiste :  
— Cette fille n'a rien !  
Le fils répond, tout triste :  
— C'est bien assez du mien,*

*Puisque bientôt, mon père,  
Si je n'ai mon désir,  
C'est dans le cimetière  
Qu'il me faudra gésir...*

*Après mainte algarade,  
Le bonhomme consent,  
Et voit son fils malade  
Enfin convalescent.*

*On fit, devant notaire,  
Promesse d'épouser,  
Et le célibataire  
Eut son premier baiser.*

*Les noces furent belles,  
On y mangea du veau  
Tout garni de quenelles,  
Et but du vin nouveau.*

*Mais, comme les Bernoises,  
Chez nous, sont hors concours,  
Les langues villageoises  
S'en donnèrent deux tours.*

*C'est pourquoi la « Jeunesse »  
Fit au pauvre mari  
La grave impolitesse  
D'un beau charivari...*

*Mais le couple, quand même,  
Eut plusieurs beaux enfants,  
De l'amour dont il s'aime  
Les témoins triomphants.*

Moralité :

*Garçons de nos villages,  
Ecoutez votre cœur,  
En dépit des usages  
Et du prochain moqueur.*

A. Dufour.

## LA CHAISE

**L'**JEAN-LOUIS rentra ce soir-là encore plus ivre que d'habitude. A son état d'alcoolisme chronique, il lui avait fallu une terrible « bombardée », pour marcher comme il faisait, fauchant des genoux, s'accrochant de la main à la tranche de bois des marches d'escalier. Il souleva le loquet de la porte de la cuisine, ouverte toute la nuit. La vague conscience d'un milieu familial assurait les mouvements de l'ivrogne, car il parvint sans trop de peine jusqu'au seuil de l'unique chambre contiguë à la cuisine.

La pièce, éclairée par deux petites fenêtres; restait plongée dans une pénombre grise, que coupaient ci et là le dossier d'une chaise, la moulure d'une armoire, éraflée par le clair de lune. De courts rideaux de mousseline suspendaient à l'arc détendu d'une ficelle leurs plis fatigués; par la croisée, la lune, pleine, dessinait sur le plancher un carrelage de zinc.

Dans l'embrasement d'une fenêtre, une chaise se campait vers la rue, guetteuse abritée derrière le pan du rideau.

C'était une de ces chaises pailonnées, de forme vaguement Henri II, avec d'abondants tournages; de ces chaises qu'on trouve encore dans des ménages rustiques, et que les antiquaires restaurent pour les salons bourgeois. Les tors de paille luisaient, parallèles et nets comme des chevelures bien lissées de paysannes. Dans la pièce solitaire, cette chaise, seul objet en lumière, avec son geste paisible, affectueux, d'attente; cette chaise vide dans la chambre morte, sans même le craquement d'une boiserie ou le tic-tac d'une horloge, inquiétait par sa semblance d'attitude humaine immobilisée.

Elle avait dès l'abord attiré l'attention de l'i-

rogne. Incapable de rester sur ses jambes, il s'était affalé sur le plancher, et, accoté dans l'angle de la muraille et d'une armoire, ses yeux fixaient la chaise toute blanche dans l'embrasement enluné. Il ne jurait plus, comme d'ordinaire, en rentrant; il restait sans paroles, sans mouvement, comme en hypnose, avec parfois un hoquet ou un soupir.

Une réaction s'opérait peu à peu en lui. La chaise excitait sa mémoire, et son cerveau, quasi paralysé, tentait des efforts mous et vains pour happer l'idée poursuivie: « Cette chaise... oui, hé bien! quoi?... la chaise... la chaise... » et tout tournait maintenant; il se voyait le pivot d'un carrousel diabolique, éclairé par la lune; et la chaise, dans la ronde d'objets indistincts et sans nom, tournait avec frénésie.

La sueur suintait aux tempes de Jean-Louis. Maintenant, il entendait comme un sifflement continu, avec, de temps à autre, le tintement d'une cloche. Puis la chaise ralentissait son mouvement. « Ça tourne moins vite! » Jean-Louis réussit à se caler sur ses mains. « Toujours cette chaise! » Enfin, les efforts de l'ivrogne aboutissent. Un déclenchement rouvre certaines portes de son cerveau; diffuse d'abord, lente, pénible, comme tenue en laisse, la mémoire inhibée se réveille. Autour de la vision irritante, de l'objet laqué de bleu de lune, autour du mot qui résonne et se répète indéfiniment, des tronçons d'idées, des miettes d'associations, des poussières de souvenirs, se groupent, s'ajoutent et tournoient dans la misérable cervelle, aux griffes de l'idée fixe.

« Oh! cette chaise... si brillante... jamais ainsi!... mais, c'est la nuit!... pourquoi je suis seul?? Toujours on m'attend!... justement sur la chaise... elle n'y est pas, non! elle n'y est pas... elle est couchée... Non, elle ne peut pas venir!... Comment, pas venir!... pourquoi ne peut-elle pas venir?... Comme ma tête a chaud! Comme ça tourne vite, là-dedans. Pourquoi pas venir, nom de sort! »

Jean-Louis sentit sur son épaule une chute molle et tiède, et sursauta. Incapable de se lever, il se contenta, en une explosion de jurons, de réveiller des résonances jusqu'aux ferblanteries de la cuisine. Le chat noctambule avait bondi hors d'atteinte.

Mais l'idée continuait sa marche dans le cerveau maintenant en branle. Pourquoi cette vague oppression? pourquoi cette douloureuse, comme physique sensation d'impossible: « elle ne peut pas venir! »

Le brouillard de l'ivresse se dissipe. « Voilà... non, c'est bien vrai... est-ce bien vrai?... ne l'ont-ils pas emportée aujourd'hui... il y avait des femmes, des hommes; ils me regardaient avec un drôle d'air... Mais oui, on l'a emportée, même que le pasteur a fait une prière: moi, je n'ai pas pu aller, ils n'ont pas voulu, je ne me tenais pas d'aplomb... alors Daniel est venu me prendre. On est allé à la Croix Fédérale. Oui, oui, c'est bien vrai... alors voilà pourquoi sa chaise brille comme ça ce soir, et plus personne pour m'attendre!... Ça, c'était une femme! Ah, bougre!... Tu entends, Daniel! hein?... Vieille, infirme, elle m'attendait... Jamais de plaintes, même aux coups!... Une femme, cré nom! vous avez compris? hein, vous m'entendez? »

Jean-Louis se prenait d'une subite fureur aux questions sans réponses de son hallucination.

« Oui, d'accord, vous pouvez dire que je suis une « arsouille », tout ce que vous voudrez! Vous pouvez m'interdire la Croix Fédérale et l'Ecuson Vaudois si vous voulez. J'ai du vin dans ma cave, nom de sort, entendez-vous? et je me f... de vous, compris? Ah! mais! cette femme, faut pas dire un mot, parce que je cogne, nom de nom! »

L'ivrogne se tut.

Donc, elle était morte; on l'avait ensevelie le jour même; c'était une certitude. Jean-Louis n'était nullement ému. Le seul événement, le seul fait de cette mort lui était apparu, impersonnel, anonyme. Maintenant ce mot: « morte » tintait sans cesse à ses oreilles; et chaque fois,

comme une onde qui s'élargit, le mot faisait résonner plus profondément le sentiment rouillé, la conscience émoussée de l'ivrogne. Dans cette tempête qui roulait ses idées comme un vol de feuilles sèches, dans cette crise violente, proche du délire des buveurs, l'équilibre d'apathie, de paralysie sentimentale où il avait vécu jusqu'ici se rompait. Cette revanche de l'irréductible affection de l'enfant pour ses parents, précipitait l'ivrogne dans un abîme de douleur. Il souffrait de tout son pouvoir de souffrir et de sentir, refoulé, capitalisé et dormant dans les tréfonds de son être. C'était une liquéfaction soudaine de toute haine, de toute dureté, en une douleur puéride et profonde à la fois.

Et Jean-Louis sanglotait; appelait l'absente; c'était en vain; partie pour toujours. L'ivrogne, les yeux rivés sur la chaise, symbole de la disparue, et qui semblait avoir gardé à son dossier l'inflexion de la vieille échine, se traîna sur les mains et les genoux jusque vers la fenêtre.

Et pleurant, hoquetant, appelant, jurant, il s'étendit en pleine lumière jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes il s'endormit lourdement, tandis que le chat, rassuré, venait à pas de ve-lours flaire le visage blafard et souillé de l'ivrogne, qui serrait dans ses mains crispées, les pieds de la chaise de sa vieille mère, morte.

*Benjamin Grivel.*

**EXCÈS DE PUDEUR**

**P**AR un après-midi d'un des beaux dimanches de ce dernier automne, M. et Mme Petitcœur résolurent de se joindre à la foule des promeneurs et d'aller longer le lac aussi loin que le sentier de la rive le permettrait. La nature était pleine de ce soleil aux rayons obliques qui ne voit pas que le dessus des choses, mais qui, du matin au soir, faufile plein de malice ses jets de lumière également sous les feuilles des arbres, sous les pierres semées sur le sol, sous les vagues mêmes du lac, après avoir fait ruisseler l'or liquide partout où ces jets pénètrent. M. et Mme Petitcœur étaient accompagnés d'un bambin — « Gui-Gui » pour les intimes, Guillaume pour le reste du monde, — un petit bonhomme d'environ cinq ans, auquel cette promenade dominicale avec ses parents faisait l'effet d'un véritable voyage de découvertes et d'aventures. Trotinant de-ci, de-là, zigzaguant et pirouettant sur le sentier, il lui arrivait parfois de se heurter aux nombreux promeneurs qui, en souriant, le remettaient d'aplomb sur de frêles jambes que le choc avait faites chanceler. A un coude brusque du chemin, il se produisit cependant une collision plus sérieuse. Un fox-terrier en pleine course surgit à l'improviste. Il frôla à peine Gui-Gui qui en ressentit un tel effroi qu'il tomba tout de son long sur le sentier fort heureusement rembourré de feuilles mortes. Cela n'empêcha pas de grosses larmes de rouler comme des avalanches sur les joues pâlottes de l'enfant. Tôt après, une réaction fort naturelle en de pareilles circonstances se fit sentir et notre petit homme, à peine consolé, glissa un mot à l'oreille de sa mère qui le consolait un peu à l'écart, derrière la haie voisine. La maman rejoignit ensuite son mari et, du chemin, surveilla Gui-Gui. Le voyant immobile comme une statue et regarder très fixement une branche d'arbre des environs, elle l'appelle: « Gui-Gui, je t'en prie, dépêche-toi. » Et comme l'enfant ne répondait pas, la mère, plus pressante, reprit: « Gui-Gui, as-tu bientôt fini? » Petit Guillaume se tourna vers sa maman et, quelque peu honteux, lui dit: « L'oiseau me « regade! » En effet, un merle bien dodu, dérangé probablement par l'apparition inopinée de l'enfant, écarquillait de gros yeux ronds à deux ou trois mètres de là. Mme Petitcœur s'avança en riant, ce qui mit l'oiseau en fuite et permit au pudibond Gui-Gui de faire pipi en paix, puisque l'oiseau ne le regardait plus.

*Aimé Schabzigre.*

**LA BEDZETTE**

*(Suite et fin.)*

La fin d'octobre fut détestablement pluvieuse. Les chèvres tremblaient dans les champs détrempés, et la Bedzette, un sac sur les épaules, songeait que les temps étaient proches. Et elle disait:

— Pourvu que la petite ne se rhumatise pas!

La pluie continuait, infatigable, enveloppant les monts et la plaine de tristesse. Les chèvres n'aimaient pas cette terre gluante, ces herbes mouillées, ces feuilles à demi pourries. L'écurie chaude, le foin bien sec, le voisinage des vaches placides, voilà ce qu'elles voulaient maintenant.

A Montemagne, il pleuvait aussi, dans la ruelle. Les ruisseaux vagabonds, chaque jour, creusaient des ornières plus profondes. Les pierres luisaient de propreté, montrant leurs veines bleues sur un fond gris. Et du côté vent des maisons, la mousse appliquait sa lèvre verte. Les étrangers étaient partis. Le soleil aussi.

Or, certain soir, vers les cinq heures, au bas de la ruelle montante, la Bedzette apparut, portant une chevrette sur les épaules, deux pattes de ci, deux pattes de là, une Bedzette rayonnante, avec ses souliers ronds de naine, son bonnet aplati, son nez écrasé, ses dents jaunes, ses petits yeux obliques qui clignaient de côté vers la tête de la chevrette, dont le museau rose, malicieux et fatigué, oscillait à chaque pas.

— A-t-on jamais vu chose pareille! disait la boulangère accourue.

Et Madelon répétait en écho:

— C'est une affaire impossible!

Des hommes s'arrêtaient, un bidon à la main. Puis une robe noire déboucha au tournant du chemin. C'était M. le curé. Il marchait à grands pas, le buste balancé, et ses rudes souliers heurtaient les pierres.

— Bonsoir!... dit-il avec bonhomie.

Puis, se ravissant:

— Mais... mais.. c'est vous, ma brave Bedzette!...

La Bedzette était confondue. Ça lui fit autant d'effet que si le saint de pierre, là-haut, au carrefour, était sorti de sa niche pour lui parler. Elle ouvrit la bouche toute grande, mais rien ne vint.

Alors la boulangère:

— Monsieur le curé, la Bedzette revient de sa place et elle a acheté cette chevrette pour l'élever... Voyez-vous ça!... C'est admirable!

Mais la Bedzette en avait assez. Il n'y a rien de plus énervant que la popularité pour une cervelle un peu tremblotante. Et puis, ce n'était pas le moment de s'amuser: il fallait loger la chevrette. Très étonnée, la vieille écurie de Jean-Ignace vit sa porte s'ouvrir. La Bedzette graissa le licol un peu moisi, elle monte à la grange où dormait un tas de foin de l'an passé, en redescendit une brassée; puis, à la cuisine, elle balaya, frota, alluma le feu. De sa vie, elle n'avait déployé une ardeur pareille.

Mais, quand tout fut fini, quand la flamme joyeuse chassa les ténébres, et fit danser une leur confortable à l'écurie dont la porte était ouverte, un élément tendre s'éleva. Il signifiait: « Merci, maman Bedzette!... » Alors, tumultueusement, la Bedzette vint embrasser sa chèvre, et elle disait:

— Va, ma belle, ne crains rien... Je suis là! Je saurais assez te protéger... Ah! si bête qu'on soit, on a su se retrouver une Boquillonne. Je m'en vais me faire une écurie de mes chèvres à moi... Parfaitement! Et puis, c'est qu'on sait où trouver l'argent, maintenant... Personne ne me peut plus rien... Tu verras l'herbe qu'on se tient par là-haut... Elle saoula comme du vin, la même chose...

Au moment de quitter sa Boquillonne, la Bedzette lui glissa encore:

— Si tu as peur, bêle seulement... Je revien-drai!

Mais la chevrette ne bêla pas. Elle était fatiguée et s'endormit vite dans la paille fraîche. Dans sa cuisine, la Bedzette alluma sa lampe; elle voulait le plus de lumière possible pour fé-

ter son retour. Elle se coupa une bonne tranche au saucisson qu'on lui avait offert en bas, un large morceau de pain bis, et puis elle se prépara un café dont le parfum lui sembla d'autant plus savoureux que le cornet entier, elle l'avait payé à beaux deniers comptants.

Dans le brasier, les branches claquaient comme des castagnettes. Tout à coup, enchantée, émerveillée de se trouver aussi bien chez elle, et d'avoir enfin une chèvre à l'écurie, la Bedzette, renversée en arrière, se mit à rire, à rire, à rire... A la muraille, saint Joseph regardait, bienveillant. Ensuite, ça sentit encore plus fort le café noir. Puis tout s'éteignit, et on entendit ronfler. Des braises trouaient encore la nuit de leur œil rouge.

Au village, la nouvelle du retour de la Bedzette courut en trainée de poudre. Le lendemain, le président vint rôder près de la maisonnette. Il n'était pas content. Il avait trouvé à la Bedzette une place dans une ferme, à la plaine, près de Villard, pour tout l'hiver. Pourquoi la vieille était-elle donc remontée sans avertir?... Il allait falloir la redescendre.

Justement la Bedzette, écurie grande ouverte, soignait sa protégée.

— Hé bien! fit le président rudement, tu en fais à ta tête...

Il jeta un regard malveillant à Boquillonne II. Aussitôt, prête à la défendre, la Bedzette se mit devant. Le président ne savait trop comment arriver au fait.

— Il paraît que tu t'es bien plu par en bas... Joli pays... Braves gens... Tu pourrais y retourner quand tu voudras... J'ai une place pour toi...

Mais la Bedzette s'était redressée, transfigurée. Maintenant elle avait charge de famille. Une autorité brillait sur son front.

— Redescendre à la plaine, que vous dites?... Alors, dans une gradation de glapissements indignés, elle articula quatre fois:

— Non!... non!... non!... et non!

Le président se fâcha. Et il lança, sans perdre son temps à discuter, l'argument décisif, irrésistible:

— Si tu ne descends pas, on te supprime ta pension d'hiver...

La Bedzette ricana.

— Ma pension?... Vous pouvez la boire... Je n'ai plus besoin de vous, de personne... J'ai une maison, une chèvre et de l'argent honnêtement gagné... Ça me suffit...

Le président recula, dompté. Cette Bedzette, aurait-elle hérité du diable? Il essaya pourtant encore:

— C'est ton dernier mot?... Tu ne veux plus redescendre?...

De nouveau, farouche, la Bedzette prononça:

— Non!... non!... non!... et non!

Et puis, elle se verrouilla dans son écurie.

*Benjamin Vallotton.*

**Avez-vous acheté**  
**l'Almanach du Conteur**  
 pour 1935.  
**C'est la dernière heure qui sonne**  
**pour vous le procurer à l'épicerie de**  
**votre village.**



Timbres-poste pour collections  
**M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne**  
 Tél. 34.386  
 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.  
 Zumstein 1935 à 3 fr. 75  
 Albums Yvert dernières éditions.

„Diablerets“ pur ou à l'eau.  
 „Diablerets“ cassis,  
 „Diablerets“ citron,  
 „Diablerets“ grenadine.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.  
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.